

Le monde plus que réel de Françoise Jones



Françoise Jones n'hésite pas à multiplier les significations pour mieux capter le réel.

Liberté. C'est le mot qui définit sans doute le mieux la quête insatiable de Françoise Jones. Elle aime creuser à la pierre brune ses aquarelles, déchirer ses pastels à l'encre... elle n'aime rien tant que se plier aux contraintes paradoxales des différentes techniques et matières, les juxtaposer, les mêler, les opposer pour mieux trouver son propre chemin, le chemin de la liberté.

Réalité. Françoise Jones raconte toujours la même histoire et ce depuis le début. C'est une recherche éperdue après un territoire rêvé, territoire qui porte en lui le souvenir de sa formation et déjà en germe sa chute prochaine. Sa rêverie se porte ainsi sur l'évolution, sur la naissance, sur la course du temps, l'émergence, la rupture, la fracture, l'émiettement d'un rocher. Elle aime l'énergie d'un volcan en feu, d'un déluge... Vite dit et grossièrement dit : son regard est plus géologique que géographique. « Je n'ai pas envie de créer des « images » explique-t-elle. « Je lutte contre les

apparences. Je ne pourrais pas vivre si je ne pensais pas complètement le monde. » Car, bien-sûr, c'est le réel qui est la récompense de sa quête.

Sensualité. Son travail d'artiste, elle le veut comme une captation d'émotions. C'est sa mémoire sensible qui est à l'œuvre dans ses œuvres. Elle se souvient d'un chemin et de certaines sensations : le sol qui se dérobe, l'âpreté des pierres qui roulent, le moelleux traite de l'herbe. Ses gammes deviennent jeux sensuels. Oeuvres érotiques disent certains regards sur son travail. Elle ne l'a pas voulu, dit-elle. Mais peut-on penser liaison plus intime que celle de l'homme et de la terre, de la terre et de l'homme ? Un amour macabre sans doute, dans cette obsession à le décrire dans sa durée, et donc comme une promesse de mort.

Humanité. Rien ne satisfait plus Françoise Jones que les regards qui devinent le mouvement d'épaule, la naissance d'un cou, la rotondité

d'une articulation dans la faille d'une roche, sous les ombres noires des lavis, à travers les explosions du burin qui fouille ses gravures. « J'ai beaucoup aimé disséquer, nerfs et articulations. » Elle évoque presque avec gourmandise ce souvenir du lycée. « Je voulais travailler la matière, pénétrer le monde. »

Anxiété. « quête est sans doute une façon d'échapper à l'angoisse » reconnaît Françoise Jones. « Je me dis la terre existe, et elle vaut la peine et l'homme aussi en bout de course. »

Intimité. « Ce sont des mots » lance tout à trac l'artiste. Une pudeur voile ses propos, comme si à trop vouloir nommer les choses, on prendrait le risque de déflorer la magie du monde et le mystère qui magnifie sa quête. Le désir pourrait peut-être ne plus être au rendez-vous.

Marionne Martinez

N.B. Petites gravures et dessins grand format au centre culturel, jusqu'au 19 mars.